

Compte rendu

Ouvrage recensé :

GABAUDE, Jean-Marc, *Un demi-siècle de philosophie en langue française (1937-1990). Historique de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (ASPLF)*

par Christian Boissinot

Laval théologique et philosophique, vol. 49, n° 3, 1993, p. 573-574.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400799ar>

DOI: 10.7202/400799ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

□ comptes rendus

Jean-Marc GABAUDE, **Un demi-siècle de philosophie en langue française (1937-1990). Historique de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (ASPLF)**. Préface de Venant Cauchy. Montréal, Éditions Montmorency, 1990, 279 pages.

Sur le plan philosophique, l'année 1987 fut marquante à bien des égards : 350^e anniversaire du *Discours de la Méthode*, centenaire de la *Généalogie de la morale* et, fait moins connu, cinquantenaire de l'ASPLF. Jean-Marc Gabaude, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, rend ici un hommage particulièrement touchant à l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française, qui compte aujourd'hui une quarantaine de sociétés membres de par le monde, preuve de son exceptionnelle vitalité.

C'est au tournant du siècle, nous rappelle le professeur Gabaude, à une époque où le développement des Universités et les progrès techniques des communications créaient un besoin grandissant d'échanges, que germa dans l'esprit de Xavier Léon le projet de lancer un Congrès International de Philosophie. Tenu en 1900 à la Sorbonne sous la présidence d'Émile Boutroux, cet événement dénotait une importante mutation historique, « à savoir l'entrée de la philosophie dans l'ère de l'associativité et des congrès » (p. 23). Outre la mise en place d'une coopération internationale, cette création fut à l'origine de la Société Française de Philosophie, fondée en 1901 par X. Léon, qui souhaitait ainsi assurer le rayonnement du foyer spirituel de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Ce n'était là que la première pierre de son édifice. Près d'une dizaine de Sociétés de philosophie avaient vu le jour en France

lorsque, deux ans après la mort de Léon en 1937, se tint le IX^e Congrès International, le célèbre Congrès Descartes. À la mémoire du regretté défunt, Gaston Berger, sur le conseil de Léon Brunschvicg, groupa les Sociétés de Philosophie de langue française et s'engagea à réunir leurs membres en congrès périodiques. Sous l'égide du « Comité permanent de liaison des Sociétés françaises de philosophie » (qui allait éventuellement devenir l'ASPLF), vingt-trois congrès se sont succédé à ce jour, un sommet étant peut-être atteint en 1971 à Montréal, alors que Jacques Derrida et Paul Ricoeur, dans un échange mémorable, se firent respectivement les champions du structuralisme linguistique et de l'herméneutique philosophique, et qu'André Robinet annonçait quasi prophétiquement le rôle désormais capital appelé à jouer par l'informatique en philosophie.

Satisfaisant dans l'ensemble (participation accrue des philosophes francophones de toutes les régions du globe, le Canada comptant sept sociétés membres, dont quatre au Québec ; ouverture à l'interdisciplinarité ; relations amicales avec d'autres instances philosophiques internationales ; perspectives d'avenir florissantes), le tableau que brosse le professeur Gabaude des cinquante années d'activités de l'Association comporte toutefois quelques ombres. Il déplore avant toute chose la négligence dont firent et font encore preuve les directeurs des revues spécialisées en n'attirant pas l'attention sur l'ASPLF et les Actes de ses congrès. Ce silence devrait être rompu par la création du bulletin semestriel de l'Association, qui lui assurera une meilleure visibilité. L'absence de hautes personnalités philosophiques telles que Sartre, aussi regrettable soit-elle, ne doit pas être mal perçue. L'auteur note que ces personnalités ne s'intéressent en définitive que

très peu à l'ensemble des congrès ou à la vie de l'ASPLF et que ces absences, par le jeu des critiques, des communications et des allusions, ne sont jamais que relatives.

Avec une probité qui l'honore, le professeur Gabaude évoque au passage certaines critiques radicales formulées à l'égard des congrès, ces inutiles successions de monologues aboutissant parfois à un terrorisme intellectuel. Il est vrai que le livre *Small World*, féroce caricature de ces « conférences au sommet », a quelque peu terni l'image de ces congressistes soucieux de ne point trop s'alambiquer l'esprit ! Malheureusement, ces critiques font bon marché des motifs et de la portée réelle des congrès. Si ces derniers ne révolutionnent pas, ils dépassent malgré tout la simple remise en question, ne serait-ce que par l'ouverture au monde et à l'humain qui s'y manifeste et qui permet l'enrichissement de la pensée au plan mondial. L'admirable « Défense des congrès » de Georges Bastide, citée *in extenso* au chapitre XI, illustre fort bien la nature de telles rencontres, au cours desquelles les philosophes se réunissent « pour une confrontation dialoguée de leur expérience » — l'homme n'étant homme que parmi les hommes — dans l'intention d'effectuer, en « suivant au plus près l'évolution des situations culturelles », « l'incessant travail de raccordement au principe qui est l'âme même de leur commune vocation » (p. 154-156).

Ce livre rend aussi hommage, cette fois-ci en pointillé, à la langue française et à son dire philosophique. Dans sa belle préface, Venant Cauchy, ex-président de l'ASPLF et de la FISP (Fédération Internationale des Sociétés de Philosophie), constate la perte d'une bonne part de l'influence qu'exerçait jadis la langue française dans les organismes internationaux, notamment sous la formidable poussée de la langue anglaise. Certains n'hésiteraient pas à ajouter que la philosophie française actuelle a elle-même perdu son identité, absorbée qu'elle est par la philosophie allemande. La remarque de Jean Beaufret : « Mais si l'allemand a ses ressources, le français a ses limites » (cf. Heidegger, *Questions III*, Gallimard, 1966, p. 156)

n'est pas très éloignée dans le temps. Luc Ferry et Alain Renaut se demandaient tout récemment si la philosophie française issue de Mai 68 était plus qu'une répétition hyperbolique de la philosophie allemande. C'est dire à quel point l'admiration d'un Hegel (cf. *Leçons sur l'histoire de la philosophie. Tome 6. La philosophie moderne*, Vrin, 1985, p. 1719 : « Chez les Français nous trouvons un profond besoin philosophique qui embrasse tout, qui est différent de ce que nous trouvons chez les Anglais et les Écossais et même chez les Allemands, et plein de vitalité : c'est une vue universelle et concrète de tout ce qui existe, complètement indépendante de toute autorité comme de toute métaphysique abstraite ») ou d'un Nietzsche (cf. *Ecce Homo*, Denoël-Gonthier, 1909, p. 47 : « Je ne crois qu'à la civilisation française et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu ») pour la civilisation et la philosophie françaises semble déphasée. Le constat de V. Cauchy n'est toutefois empreint d'aucune amertume. Dissociée de tout colonialisme, de toute visée impérialiste ou dominante, la philosophie de langue française, enfin « ajustée aux relations dialogales qui s'imposent de plus en plus comme les voies de l'avenir », pourrait et devrait maintenant se présenter « comme un lieu privilégié d'ouverture à l'humain et de recherche libre » (p. 4 et 127). Parce que la puissance de la langue française, selon la formule d'Étienne Lamy, n'a pas besoin d'autre puissance.

Notons en terminant que cet ouvrage, à marquer d'une pierre blanche, sera suivi d'un second volume, lequel portera sur la vie des Sociétés de Philosophie.

Christian BOISSINOT

Leonard LAWLOR, **Imagination and Chance**. Albany, State University of New York Press, 1992, 203 pages.

This slim volume commences with the incongruous description of metaphorical totalization in the polemic that ensued through the 1970's between Ricoeur and Derrida. Ricoeur's